

Préface

Précieux parc Yasuní! Le río Napo roule ses eaux gris-jaune. Je suis en Équateur. Non plus à Quito, là-haut dans la cordillère des Andes, mais tout en bas dans la plaine amazonienne. La pirogue ballotte dans les remous. En touchant terre, au bout de la traversée, j'entre dans le parc national Yasuní. Et là, surprise! C'est la première fois que je pose le pied dans une réserve naturelle en passant par un poste militaire.

Je comprends la présence des soldats: ces tuyaux, le long de la piste, sont des oléoducs. On a trouvé du pétrole dans la forêt. Les autorités font garder l'or noir. De surcroît, nous sommes à deux pas de la frontière de la Colombie. De l'autre côté des pointillés de la carte, le territoire est tenu par les FARC.

Je me fais difficilement à l'idée que les arbres, les fleurs, les insectes, les araignées, les poissons, les amphibiens, les reptiles, les oiseaux, les mammifères, du jaguar au dauphin rose, du tapir au singe hurleur... bref, les membres du peuple merveilleux de la sylvie, dépendent des lubies de quelques pseudorévolutionnaires ou des intérêts des compagnies pétrolières.

J'arrive à la station scientifique: la Estación de Biodiversidad Yasuní. Ici, le mot « biodiversité » prend tout son sens... Je me trouve au cœur de « l'Enfer vert », comme l'écrit une certaine presse à clichés; du Paradis vert, comme le ressentent les amis de la vie.

Le parc Yasuní... Un concentré de merveilles: plus de 2700 espèces d'arbres (jusqu'à 650 dans un seul hectare, soit davantage que dans toute l'Amérique du Nord), 165 espèces de mammifères, 700 d'oiseaux, une faramineuse variété de reptiles, d'amphibiens, de poissons, un millier d'espèces d'orchidées, des dizaines de milliers d'espèces d'insectes, de mille-pattes, d'araignées, de scorpions, de mollusques, etc.

Balades d'exploration le long du río Tiputini. Un canot est amarré à un ponton. Il appartient à Humberto. J'embarque avec lui. Il me montre *sa* forêt. Mais qui n'est plus la sienne... Cet Indien du peuple Waorani

me raconte, lentement, avec des mots rares et hésitants, comment il vivait dans son enfance (et comment ses enfants n'auront jamais la chance de vivre) dans un village de huttes où sa tribu allait nue, cultivait quelques légumes et comptait sur les ressources de la cueillette, de la chasse et de la pêche. Les Indiens défrichaient une parcelle de forêt pour y semer du manioc ou du maïs. Après quelques récoltes, ils rendaient leur jardin à la nature, et en ouvraient un autre. Le système était en équilibre. Un jour, sont arrivés les pétroliers, qui ont « acheté » aux aborigènes leur terre ancestrale contre des fusils et des moteurs hors-bord; avant de les parquer dans des baraques en dur, privés de leur forêt maternelle, de leur langue, de leur culture, bref de leurs moyens de vivre et plus encore de leur âme.

Humberto a appris quelques mots d'espagnol. Il connaît la forêt aussi bien que son totem, le jaguar, dont il rêvait, enfant, qu'il était une réincarnation. J'explore avec lui les sentiers de la jungle. Nous nous enfonçons entre les troncs. Nous passons des fondrières, de la boue aux genoux. Nous gagnons le sommet d'une colline où nous saluons des singes capucins et des aras macaos. Nous descendons vers un bras du río Tiputini où des tortues prennent le soleil sur un tronc couché, et où s'est établie une famille de loutres géantes. Souffles de dauphins roses... Dans une *laguna*

voisine, Humberto me montre des caïmans. Dans une berge herbeuse, il me révèle un nid d'anaconda : la femelle va accoucher (l'espèce est ovovivipare).

Les arbres sont sublimes ; avec des candidats au *Livre des records*. Les racines en arcs-boutants de certains fromagers (ou kapokiers, ou *ceibas*) portent un fût de plus de cinq mètres de diamètre à hauteur d'homme, et dont la cime culmine à cinquante. Les *matapayas*, comme les appelle mon guide, composent avec leur tronc creux et ajouré une sorte de temple de science-fiction dans lequel on ferait entrer dix *Homo sapiens* ordinaires... Des explosions de papillons enchantent chaque clairière : feux d'artifice de porte-queue, de nymphalides (ah ! la splendeur bleue des morphos !), de piérides, dont les frémissements de couleurs répondent aux teintes éclatantes des grenouilles peintes et au flip flap des oiseaux : caciques noir et jaune, manakins bigarrés, colibris butineurs, hoazins aux allures d'archéoptéryx, perroquets amazones vert, aras de gloire arlequine...

Où la nature va-t-elle chercher tout ça ?

Peu importe, à la vérité, si c'est pour la réussite des organismes, la merveilleuse variation de la vie, la splendeur du monde... et le plaisir de l'*Homo sapiens*, scientifique ou poète, au secret de la jungle du bonheur.

Le problème, c'est le pétrole qu'on a découvert dans cet éden... S'il était massivement exploité (plusieurs puits crachent déjà), les hydrocarbures entraîneraient, comme partout, déforestation et pollution. Les derniers Indiens, Waorani et autres, seraient définitivement chassés de leur territoire, désocialisés, déculturés, clochardisés...

Or, voici que le gouvernement de Quito fait au monde une proposition généreuse: ne pas exploiter une partie de cette richesse, garantir la pérennité de ce haut lieu de la biodiversité et éviter l'émission de plus de 400 millions de tonnes de CO₂. En contrepartie, l'Équateur juge équitable que la communauté mondiale lui verse la moitié des recettes auxquelles il aurait pu prétendre s'il avait pompé les hydrocarbures.

Les humains, surtout les riches, toujours prêts à clamer qu'ils veulent « faire du bien à la planète », se mobiliseront-ils pour appuyer cette initiative exemplaire ? Aurons-nous, enfin, une bonne surprise signée *Homo sapiens* ? Touchons du bois, si nous sommes superstitieux. Déraisonnons, si nous sommes rationalistes.

YVES PACCALET

Philosophe et naturaliste

30 août 2012